

INDE • Une page se tourne

Les licences délivrées par la poste indienne aux écrivains publics ne seront pas renouvelées. Les télécommunications modernes ont fait des scribes indiens des témoins d'un passé que revisite Open.

29.09.2009 | Avantika Bhuyan |



© Droits réservés

Un homme à lunettes est assis dans une cour déserte, près de la poste de Kashmere Gate, un quartier très animé de New Delhi. Seul avec ses souvenirs, il observe les gens qui se rendent à la poste. Il n'en a pas été toujours ainsi. J. C. Sharma, 55 ans, était jadis un homme dont on ne pouvait s'approcher qu'en jouant des coudes. Une foule de gens venaient le voir, souvent de l'autre bout de la ville et parfois de plus loin. Car il avait un talent très recherché. Il écoutait ses clients puis rédigeait à leur place les lettres qu'ils souhaitaient envoyer à des êtres chers avec lesquels ils ne pouvaient communiquer que par courrier. C'était un travail qui exigeait une profonde empathie et une forte fibre sociale. Après avoir passé 25 ans à perfectionner son art, à réunir des gens dans l'intimité de l'écriture, J. C. Sharma se retrouve seul et même ses pensées menacent de se perdre dans le vacarme des téléphones portables et de la circulation.

Beaucoup d'écrivains publics connaissent le même sort. Autrefois très sollicités, ils sont aujourd'hui oubliés. Et comme si l'abandon de cette coutume ne suffisait pas, la Poste indienne a porté un coup supplémentaire à la profession en l'estampillant du label "démodée". Le service public a même décidé de ne pas renouveler les licences qui autorisaient ces écrivains publics à opérer dans ses locaux.

"Ce sont des reliques du passé", explique Brig YPS Mohan, le vice-directeur général des opérations de la Poste indienne à New Delhi. "Les progrès de l'alphabétisation et la révolution des technologies de l'information ont rendu leur rôle caduc. C'est la raison pour laquelle nous prévoyons de ne pas renouveler leurs licences à la fin de 2009." Beaucoup d'écrivains publics, comme H. R. Khan, qui exercé son métier pendant 35 ans devant la poste située à proximité de la gare Chhatrapati Shivaji Terminus, ou J. C. Sharma à New Delhi, sont résignés à l'inévitable. L'avènement de l'ère des téléphones portables et d'Internet les a balayés. Telle est la force de la modernisation. Inexorable et souvent implacable. J. C. Sharma ne cherche pas à nier la réalité. "Aujourd'hui, même le travailleur itinérant, qui était notre client le plus fidèle, sait utiliser un téléphone", admet-il sans laisser apparaître beaucoup d'émotion. En guise de consolation, lui et

ses semblables gardent les souvenirs d'une époque où l'on comptait sur leur plume pour transcrire le cours des affaires humaines. Ils couvraient des feuilles de papier de toutes sortes d'écrits — d'anodins messages de bonne santé à des invectives suffisamment incendiaires pour ébranler des gouvernements, de comptes rendus de la vie quotidienne à des déclarations d'amour si passionnées qu'elles faisaient fondre les cœurs les plus durs.

Ils se souviennent des longues files d'attente les jours de paye, quand ils se levaient à 6 heures du matin et écrivaient pendant 12 heures d'affilée sans même faire une pause pour déjeuner. Ces jours-là, la plupart des lettres étaient très simples, se résumant à des instructions sur la manière de dépenser l'argent. "En fait, elles étaient si sèches que, pour faire plaisir à leurs destinataires, nous rajoutions des petits mots gentils comme "dis bonjour aux enfants pour moi" ou "maa ko pyaar" (embrasse maman de ma part)", raconte Dileep Pandey, un homme de 28 ans qui opère dans la poste de Bombay depuis 10 ans. Le travail reposait sur la confiance. Les écrivains publics étaient au courant d'histoires extrêmement poignantes et ils se faisaient un point d'honneur de garder les secrets. "La plupart des clients travaillaient dans des conditions épouvantables et pourtant ils écrivaient à leur famille que tout allait bien", commente H. R. Khan. "Nous respectons leurs volontés et nous ne les poussons jamais à révéler à leurs proches les détails de leur vie." Mais ces gens-là n'écrivaient pas qu'à leur famille. Ils avaient parfois des réclamations à adresser aux autorités ou des requêtes à présenter à des partis politiques. "Certains venaient nous voir pour se plaindre d'avoir été arrêtés par la police sous une fausse accusation de consommation de drogue", raconte J. C. Sharma.

Même s'ils respectaient leurs clients, ils avaient des règles strictes. Jayraj Singh, qui est écrivain public à Calcutta depuis plus de 25 ans, a été un jour abordé par un homme qui voulait écrire une lettre de divorce. "Il souhaitait divorcer de sa femme qui vivait dans un village de l'Uttar Pradesh, mais il voulait donner mon adresse comme étant la sienne", dit-il. "Il m'a offert 100 roupies, mais j'ai refusé car c'était contraire à mes principes." Certains ont été séduits par cette activité. J. C. Sharma, par exemple, qui est diplômé de la faculté Hansraj de l'Université de New Delhi, a travaillé pendant un temps pour la société indienne des chemins de fer, puis il s'est expatrié au Japon. "Quand je suis rentré, dit-il, j'ai aidé ma famille à monter une affaire, mais, malheureusement, elle a essuyé de lourdes pertes." Cependant, très vite, il a commencé à apprécier son nouveau rôle d'écrivain et de confident des travailleurs de la capitale.

D'autres, comme Jayraj Singh, ont vu ce travail comme une chance à saisir. "J'ai même refusé des offres de l'armée et de l'administration du port, qui ne proposaient que 1 200 roupies par mois", raconte-t-il. Les bons jours, il lui arrivait de rentrer chez lui avec 500 roupies gagnés auprès d'une centaine de clients.

Mais ce temps est révolu et les écrivains publics luttent aujourd'hui pour leur avenir. "Je m'estime chanceux quand je gagne 100 roupies par mois", explique Bashir Ahmed, qui travaille à Calcutta depuis 1968. Une fois qu'Internet se sera suffisamment développé, peut-être ces hommes pourront-ils envoyer des e-mails sur de grandes distances. Pour le moment, ils veulent juste assurer une meilleure vie à leurs enfants.

J. C. Sharma tient à ce que ses filles s'en sortent bien. "Cinq sont encore à l'école et deux ont trouvé un bon travail", s'enorgueillit-il. Jayraj Singh a acheté un petit magasin à Durgapur et espère gagner assez d'argent pour payer le mariage des siennes. Dileep Pandey est devenu agent d'assurance chez LIC. Il se réjouit de la forte croissance de l'économie indienne, mais il est également triste de voir le peu de cas accordé à des talents comme le sien. "Il faut passer à autre chose et, d'une manière ou d'une autre, trouver sa place dans ce monde", s'incline-t-il.